

GA NY MÈ DE

1. LES SARCOPHAGES

NICOLAS
FAUCHER



ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



GANYMÈDE

GANYMÈDE

1. LES SARCOPHAGES

NICOLAS
FAUCHER

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



PROLOGUE

Au XXI^e siècle, une entreprise jusque-là sans envergure développe la première pile capable d'extraire de l'énergie du vide et de la *transduire*¹ en électricité. Le monde est pris par surprise. C'est la révolution. Les cartes sont rebattues ; tout est à revoir, à repenser, économie, écologie, énergie, géopolitique.

À l'aube du XXII^e siècle, tandis que s'effondrent les empires traditionnels et que d'autres tentent d'émerger, des yeux se lèvent vers les étoiles. L'humanité y découvre un terrain de jeu soudain accessible, un espoir de sursis et le champ d'une véritable conquête enfin devenue possible. Un nouvel enjeu, un nouvel objectif occupe l'esprit d'*Homo sapiens*. Apparaît alors le projet *Terra Galactica*, l'embryon de ce qui deviendra la Fédération *Terra Galactica*, ou, plus simplement, la Fédération *tergalienne*. Le système solaire est à portée de main, mais l'électricité ne permet pas aux objets de se mouvoir dans le vide. La conquête exige du carburant.

En cette fin du deuxième siècle du nouveau calendrier, Vénus possède deux petites stations atmosphériques à vocation scientifique. Mars abrite une colonie permanente et est en voie d'une *terraformation* digne de ce nom. C'est toutefois l'orbite jovienne qui compte, après la Terre, la plus grande

1. Les mots mis en italique à leur première occurrence sont définis dans le glossaire à la fin du livre.

GANYMÈDE

population humaine, avec quelque deux milliards d'âmes. On y dénombre une centaine de stations orbitales civiles, dont les titanesques Thor et Wotan 1, 2 et 3. Y gravitent aussi quelques installations militaires et scientifiques ainsi qu'une douzaine de stations commerciales. Jupiter est devenue le réacteur de tout le système solaire. Les Joviens forment une nouvelle civilisation à part entière, autonome, indépendante et de plus en plus prête à s'émanciper du joug de la Fédération.

1

Février N184, quelque part sur une station jovienne Nomade...

Elle inspire profondément. L'air est tiède. Tiède et sec, trop sec pour être celui de sa chambre. Ce lit dans lequel elle est étendue n'est pas le sien non plus ; il est trop ferme et le poids des couvertures lui paraît inhabituel. D'une simple *cymed*, elle fait apparaître le plan tridimensionnel des lieux, qui défile aussitôt sur ses implants rétiniens. « Une chambre d'hôtel. Oui, ça me revient... »

Gabriella a un vague souvenir des événements de la veille, ou plutôt des intentions qui l'animaient hier, en l'occurrence le souhait de s'évader un peu, de passer du bon temps à trinquer avec des étrangers.

D'une autre *cymed*, elle allume les lumières de la chambre. « Tiens, c'est curieux, je ne me rappelle pas cet endroit. »

Elle ne reconnaît ni les murs fuchsia ni l'ameublement noir laqué. Elle n'a aucun souvenir du parquet de faux bois, pas plus que de la disposition des *polyplans* ; elle ne se souvient nullement de s'être glissée sous les couvertures qui la

GANYMÈDE

recouvrent. Pourtant, le fait qu'elle soit en mesure de gérer la domotique des lieux signifie qu'elle a pu se synchroniser avec le réseau de l'hôtel. Ses vêtements sont soigneusement pliés sur une chaise près du mur. Par terre, juste à côté, il y a ses chaussures. Un assortiment minimaliste de produits de toilette, les siens, se trouve sur une commode à côté de sa valise. Pas de doute possible, tout cela porte sa signature. Même la déco, de très mauvais goût, cadre tout à fait avec le genre d'endroit qu'elle aurait choisi pour l'occasion.

« C'est tout de même étrange que je n'aie aucun souvenir de cette chambre... »

Gabriella est une femme très organisée. Elle ne laisse pratiquement rien au hasard. En témoigne la façon soignée dont elle a disposé ses affaires dans cette suite, sans doute la plus grande de l'hôtel. Et cela n'est qu'un aperçu des précautions qu'elle prend à maints égards dans la vie méthodique et calculée qui est la sienne. Même son aventure de la veille est en fait le fruit d'un risque calculé. Par contre, l'aventure en question n'a guère laissé de traces dans sa mémoire organique.

Forte de l'impression que son amnésie n'est que passagère, elle se défait des lourdes couvertures et pose les pieds sur le sol. La température est parfaite ; le réglage habituel. Cependant, il lui semble que la sensation n'est pas tout à fait normale. Au moment même où elle se fait cette réflexion, elle remarque les dessins sur ses avant-bras : Monica.

C'est une des fausses identités qu'elle emprunte parfois. Filer sur une station orbitale à sécurité minimale, se fondre dans la faune d'un bar choisi au hasard, trinquer avec des

LES SARCOPHAGES

inconnus, tout cela présente déjà bien trop de variables incontrôlées pour qu'elle s'y adonne sous son véritable nom, à plus forte raison si elle pousse l'audace jusqu'à consommer des drogues de synthèse. D'où Monica. Celle-là, elle a les cheveux bouclés et des yeux noirs pénétrants ; de plus, elle arbore des dessins abstraits noir et rouge sur les avant-bras.

Gabriella passe sa main dans ses cheveux, qu'elle tend devant ses yeux. Ils ont bien l'aspect ondulé de la chevelure de Monica. « Hier, j'étais donc Monica. Et elle semble avoir un peu perdu la tête. Je me demande ce qu'elle... ce que j'ai pris pour me sentir comme ça, bon sens ! »

Elle ne s'inquiète pas trop de trouver réponse à ses questions, puisque toutes ses sensations sont enregistrées sur des *mnémoquartz*, un type particulier de microcartes mémoire de silice communément appelées silicartes. Le souhaiterait-elle qu'elle pourrait revivre en réalité virtuelle presque tous les événements de sa vie depuis sa naissance jusqu'à son réveil de ce matin. Mais, elle est une femme à la volonté ferme. Elle ne se sert de tels enregistrements que lorsque cela s'avère nécessaire. Elle croit, à raison, d'ailleurs, que les gens sont devenus à ce point dépendants des mémoires virtuelles qu'ils ne sont plus véritablement en mesure d'user de leur mémoire organique de manière autonome.

Bien entendu, pratiquement personne ne vit plus sans de telles béquilles. Mais il arrive que les *mnémoquartz* se corrompent et qu'il faille les remplacer. Pire, en dépit des nombreuses précautions informatiques qui en assurent la sécurité, ils peuvent être piratés. Ceux qui sont incapables de fonctionner sans mémoire virtuelle se trouvent alors tout

GANYMÈDE

à fait démunis. Pas question que cela lui arrive à elle. Aussi, pour le moment, elle préfère laisser le temps à son corps de se débarrasser des séquelles de ses abus de la veille. Elle arrivera bien, ensuite, à recouvrer elle-même le souvenir des événements. Cela lui est déjà arrivé, après tout. L'expérience ne lui a pas été très agréable, mais tout est rentré dans l'ordre en moins d'une heure.

Elle se lève et se dirige vers la commode, où elle prend ses produits de toilette. Elle ne va quand même pas utiliser la camelote refilée par l'hôtel. Dans la salle de bain, elle dispose soigneusement ses propres produits sur les supports de la douche, prépare la serviette, défait l'emballage plastique du peignoir qu'elle accroche derrière la porte, puis jette un coup d'œil dans le miroir.

— Bonjour, Monica! Qu'as-tu fait hier soir, petite sotte?

Les traits que lui renvoie la glace sont bien ceux de l'autre femme. Gabriella reste ainsi, immobile, à s'examiner dans la peau de Monica, comme si ce simple reflet pouvait lui faire recouvrer la mémoire ou lui avouer quelle saloperie elle a ingurgitée la veille. Rien ne lui revient, cependant. Et les données métaboliques qui défilent sur ses implants rétiniens ne révèlent aucune substance inhabituelle. Curieux!

Elle pousse un soupir résigné et se défait des traits de Monica au moyen de quelques cymeds. Ses cheveux perdent progressivement leur ondulation et troquent le noir pour le brun clair; ses yeux repassent au vert émeraude, ses pommettes se font moins saillantes, son nez prend une forme moins arrondie et les dessins sur ses bras disparaissent au profit d'une peau claire et immaculée.

LES SARCOPHAGES

«Me revoilà!» se dit-elle. Mais ce n'est pas tout à fait exact. Elle vient tout juste d'émerger d'un sommeil qui a sans doute été bien court, compte tenu de son emploi du temps de la veille. Pourtant elle a l'impression d'avoir dormi une éternité. C'est comme si elle venait de réintégrer son corps et qu'elle devait se le réapproprier.

Elle saute sous la douche. Elle aime bien prendre une douche. Non pas qu'elle en ait réellement besoin. Son corps *biomécatronique* à presque quatre-vingt-dix pour cent se nettoie littéralement tout seul; il s'agit d'une mécanique quasi parfaite qui s'entretient et se répare à mesure. Son sang est parcouru des meilleurs *nanorobots*, dont les analyses apparaissent périodiquement sur l'écran virtuel de ses implants rétiniens et dont elle respecte scrupuleusement les recommandations. Pour toutes ces raisons, le malaise et l'inconfort physique ont pratiquement disparu de sa vie. Même la douleur est virtuelle. Certes, son corps est en mesure de détecter finement tout ce qui en menace l'intégrité. Elle peut donc avoir mal, mais cette douleur n'a rien de la sensation primitive dont sont encore victimes ceux et celles qui n'ont pas, comme elle, accès au dernier cri en matière de composants cybernétiques. Des plaisirs et des inconforts, il ne lui reste plus que ceux de l'esprit.

Paradoxalement, il y a quelque chose d'agréable dans l'inconfort physique, ou du moins dans l'état qui vient juste après l'inconfort. Manger lorsque la faim vous tenaille, sentir les endorphines prendre le dessus sur la douleur, éprouver la chaleur qui vous envahit après avoir eu froid, ce sont là des sources de plaisir. Mais ces choses ne sont plus que des

GANYMÈDE

souvenirs lointains pour Gabriella, et c'est sans doute ce qui la pousse parfois à rechercher l'ivresse dans l'alcool ou les extatiques sensations dans les drogues de synthèse. C'est aussi ce pour quoi elle aime tant prendre une douche. Le doux choc thermique lui est relayé par les microcapteurs disséminés dans sa peau. Cela a quelque chose de physiquement agréable, de suave même.

Là, pour accentuer ce petit plaisir, elle a fait baisser la température de la salle de bain plus qu'à l'habitude avant de plonger sous les jets d'eau chaude. Elle reste sous la douche quelques longues minutes. La facture d'eau sera salée, mais elle a de quoi se payer la station orbitale au complet. Cependant, elle n'a pas loué une suite dans un hôtel pour s'y prélasser comme si elle était en vacances. Elle n'en prend jamais vraiment, de toute façon, des vacances. Elle ne parvient pas à ne rien faire. Chaque fois qu'elle s'accorde officiellement quelques jours de congé, c'est pour vaquer tranquille à d'autres desseins plus personnels. Elle n'a pas encore recouvré ses fins souvenirs, mais elle sait très bien pourquoi elle se trouve dans cet hôtel de seconde zone. Elle doit se consacrer à un projet privé qu'il vaut mieux garder secret.

«Tiens, je me demande pour combien de temps j'ai réservé cette chambre!» pense-t-elle, alors que l'eau chaude coule sur sa nuque. Un simple appel à la réception de l'hôtel lui fournirait la réponse, mais elle n'ira aux nouvelles qu'après avoir enfilé le peignoir; un vestige de pudeur humaine, sans doute. Pour l'heure, elle préfère profiter de ce doux moment encore un peu.

LES SARCOPHAGES

Elle s'extirpe de la douche quelques minutes plus tard, après avoir rincé tout l'excédent de gel parfumé. Elle se sèche rapidement, actionne la ventilation, se vêt du peignoir et entrouvre la porte de la salle de bain. Une délicate odeur de café lui chatouille les narines. Huit heures quatre ; dans la cuisinette, la cafetière a obéi à ses réglages domotiques habituels.

« Mes croissants devraient arriver... »

Un timbre sonore résonne dans la suite. La cyborg se connecte aussitôt à la caméra qui surveille l'entrée de la suite. Un petit automate porte un plateau couvert. « Les voilà. »

D'une cymed, Gabriella déverrouille et entrouvre la porte. Le petit robot pose le plateau sur un support prévu à cette fin et s'éclipse, tandis que le battant se referme automatiquement.

Gabriella entre dans la cuisinette en se séchant les cheveux de sa serviette. Elle s'assied à la table avec son café et le plateau de croissants. Son premier réflexe est d'examiner successivement les fiches signalétiques des petits contenants de condiments qu'il contient. Elle consulte ensuite les données biométriques qui défilent sur ses implants et badigeonne ses croissants de juste ce qu'il faut de confiture pour satisfaire ses besoins nutritionnels.

Elle prend une première bouchée, suivie d'une bonne gorgée de café. La viennoiserie est quelconque ; c'est de l'impression organique 3D de piètre qualité. Nul doute que le café est synthétique, lui aussi, mais le résultat est bien meilleur. C'est qu'elle est habituée à une alimentation d'une qualité incomparable. Toutefois, de se faire livrer de la vraie

nourriture dans un tel lieu serait un caprice mégalomane. Du reste, elle est ici incognito. Mieux vaut ne pas trop attirer l'attention. Pour quelqu'un comme elle, le confort des lieux tient presque du camping, mais elle s'en accommode; ce sont des circonstances qui lui font réaliser toute la chance qu'elle a par ailleurs.

Assise seule à la petite table, elle aimerait bien consulter ses fils de nouvelles favoris. Un simple souhait de sa part les ferait défiler sur ses implants ou sur n'importe lequel des multiples polyplans de la suite. Mais, puisqu'elle ne veut pas qu'on sache exactement où elle se trouve, elle préfère ne pas laisser de traces en recourant à ses algorithmes de recherche habituels. Elle en est quitte pour manger tranquillement en se tournant les pouces et en cherchant à se remémorer les événements de la veille.

«Il est temps de se mettre au travail.»

Gabriella retourne dans la chambre. Là, elle fouille dans sa valise et en extirpe un terminal portatif qu'elle pose sur la table de travail près d'une grande fenêtre. Elle glisse ses doigts sur un contrôle tactile et les volets de la baie vitrée s'entrouvrent. La station passe devant la face éclairée de Jupiter. Pour reproduire la gravité terrestre, la station tourne continuellement sur elle-même, de sorte que ce qui défile par la fenêtre donne vite le vertige. Cela risque trop de perturber sa concentration; aussi opte-t-elle plutôt pour une image parmi celles du répertoire de l'hôtel. Apparaît donc en lieu et place du paysage réel une animation délicate de Jupiter sur laquelle on peut distinguer la lune Io.

LES SARCOPHAGES

Elle allume son terminal, qui se connecte aussitôt à ses implants et qui lui offre un écran virtuel de bonne dimension. Le tout n'est pas d'une ergonomie optimale, mais elle s'en accommodera. Tout cela n'est pas censé durer des jours, après tout.

Elle s'apprête à se mettre au travail lorsqu'elle se demande à nouveau pour combien de temps elle a loué la chambre. Puisque sa mémoire est encore floue à cet égard, elle se résigne à appeler la réception.

— Oui, madame ?

— Je voulais savoir... Euh...

— Oui ? Que puis-je faire pour vous ? reprend la voix du commis.

— Eh bien, je me demandais... Je sais que c'est un peu curieux, mais... dites-moi, pour combien de temps ai-je loué la suite ?

— Pour la semaine, madame.

« Pour la semaine ? Je ne peux pas rester ici toute une semaine, se fait-elle la réflexion. J'ai bien trop de pain sur la planche au labo pour moisir ici aussi longtemps ! »

— Et dites-moi, demande-t-elle encore au préposé, de quelle manière la chambre a-t-elle été réglée ?

— Vous avez réglé le tout comptant, madame Satt.

« J'ai bien fait la réservation sous le pseudonyme de Monica Satt et j'ai réglé le tout en personne, apparemment », songe-t-elle.

— Bon. D'accord. Merci.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour votre service, madame Satt ?

GANYMÈDE

— Euh, non, je ne crois pas... En fait, oui, il y a bien autre chose.

— Je vous écoute.

— Eh bien, quelqu'un d'autre que moi, ne serait-ce que du personnel de l'hôtel, par exemple, a-t-il pu entrer dans ma chambre?

— Non, madame. Vous nous avez bien spécifié hier que vous souhaitiez n'être dérangée par personne. Personne n'est allé ni n'ira faire la chambre, pas même un automate, à moins d'un ordre contraire de votre part, exactement comme vous l'avez exigé. L'établissement se fait un point d'honneur de respecter les désirs d'aussi bons clients que vous. Y a-t-il un problème avec votre chambre?

— Non, tout va bien, répond-elle. C'est juste que j'ai eu une soirée mouvementée, hier. Vous n'auriez pas une idée de l'heure à laquelle je suis rentrée, par hasard?

Le préposé paraît surpris de la question. Il hésite avant de répondre.

— Je n'étais pas en poste la nuit dernière, madame. Si vous voulez, je peux vérifier auprès de mes collègues.

— Euh, non, ça ne sera pas nécessaire. Mais n'avez-vous pas accès aux caméras de surveillance?

— Euh... Madame est sans doute au courant que les enregistrements de cette nature sont à l'usage exclusif de l'hôtel et ne peuvent être utilisés à d'autres fins que sur mandats expès d'autorités compétentes en la matière.

— Oui, je sais. Excusez-moi.

«En voilà au moins un qui respecte encore les lois, dans ce genre de coin perdu!» se dit-elle.

LES SARCOPHAGES

— Si je puis me permettre, madame Satt...

— Oui ?

— Je ne souhaite pas m’immiscer dans ce qui ne me regarde pas, mais la location de la suite inclut différents services. Si vous le souhaitez, je puis mettre à votre disposition notre *robomédic* sans frais supplémentaires. C’est un service tout à fait confidentiel et...

— Non, merci, ce sera tout !

— Pardonnez-moi, madame, c’est juste que...

Mais Gabriella rompt la communication. Le pauvre diable voulait bien faire, à l’évidence, et elle comprend que ses questions ont laissé d’elle l’image d’une de ces bourgeoises perturbées en mal de sensations fortes. Mais il est hors de question qu’elle se soumette aux soins d’un robomédic bon marché. Elle ne souffre que d’une amnésie partielle temporaire, après tout. De toute manière, si sa mémoire lui fait défaut trop longtemps, elle s’en remettra à ses mnémoquartz et tout lui reviendra. Il ne lui faut qu’encore un peu de temps. Cela fait moins d’une heure qu’elle s’est réveillée. Quoi qu’en disent ses nanorobots, l’effet des substances ingurgitées la veille ne s’est sûrement pas encore entièrement estompé, puisque l’étrange sensation qui l’habite, l’impression de s’être réveillée dans le corps de quelqu’un d’autre, la hante toujours.

« Mieux vaut me mettre au travail et laisser les nanorobots faire le leur. On avisera plus tard. »